

E-184



VOL. I.

DIMANCHE 22 JANVIER 1893.

No 8.

PAR AN  
\$2.00

LE NUMERO  
5 Cts

L.-N. Gadioux de Courville & Cie,

PROPRIETAIRES-EDITEURS

388, Rue Berri - - - - - MONTREAL.

**COLLABORATEURS :**

*Au Pays :* MM. Louis FRÉCHETTE ; FAUCHER DE ST-MAURICE ; Charles LABELLE ; Rodolphe LEMIEUX ; Dr Eugène DICK ; Denis RUTHBAN ; Dr Rodolphe CHEVRIER ; Chs. A. GAUVREAU ; Wilfrid POITRAS ; Louis TESSON ; Médéric LANCTOT ; Chs. VALEUR ; J. G. BOISSONNEAULT ; Germain BEAULIEU ; E. Z. MASSICOTTE ; Albert FERLAND ; Hector GARNEAU ; Chs. A. WILSON ; Auguste BOURBEAU ; Arthur MARCOTTE ; Augustin LELLIS ; FRID-OLIN ; ADHEMAR ; WILFRID ; Simon BOLIVAR ; JOCELYN ; PEDRO ; Melles GILBERTE ; VIOLETTE ; FAUVETTE ; GISELE ; *Directeur de la Rédaction :* JEHAN DU TAILLIS.

*A l'Étranger :* Melles Jeanne HEILMANN (JEAN RIVAL) ; Miss E. EHRTONE. — MM. Léon DE LA MORINERIE et FRANTZ, de Paris ; Frédéric LEVY, Réd. à l'*Echo d'Alais* ; J. B. CHATRIAN, avocat et publiciste à Bruxelles (Belgique).

**SOMMAIRE :** Reformes des programmes d'études pour les langues vivantes (*Louis Tesson.*) — La Fourchette (*Alphonse Reiverc.*) — Sur l'envoi d'une carte (*Theo. D'Auze.*) — A la Bonne Franquette : — Notés Forestiers : — (*Pierre et Jacques.*)  
Feuilletons : Le Crime des Bruyères : Roman Inédit (*Jean Rival.*) — Le Médecin des pauvres (*Xavier de Montépin.*)

# L'ECRIN LITTERAIRE

JOURNAL DU FOYER.

VOL. 1.

DIMANCHE 22 JANVIER 1893.

No 8

## REFORMES DES PROGRAMMES D'ETUDES POUR LES LANGUES VIVANTES.

— IV —

“ La lecture des bons modèles a toujours été regardée comme éminemment propre à développer le germe des talents. La voie des préceptes est longue, celle des exemples est beaucoup plus courte. Les maîtres peuvent nous donner les règles du style, c'est dans les auteurs qu'il faut en chercher la pratique. ”

Ces quelques lignes sont le commencement d'une citation de Girard, qui sert apparemment de préface à un de nos manuels de lecture pour les élèves de nos écoles. Une phrase surtout y attire notre attention : La voie des préceptes est longue, celle des exemples est beaucoup plus courte. ” Cette remarque fort juste au sujet de la littérature, ne l'est pas moins pour l'acquisition de la langue des affaires et de la vie ordinaire. C'est un aveu précieux à enregistrer de la part d'un professeur éminent et vieilli sous le harnais de l'enseignement. La voie des préceptes ou de la théorie est longue, celle des exemples ou de la pratique est beaucoup plus courte. Cette constatation faite et la chose ainsi reconnue, on se demandera pourquoi l'on ne se conforme pas à un si bon conseil en tout ce qui concerne l'enseignement des langues. Y voit-on des obstacles trop sérieux, ou n'obéit-on qu'à l'esprit de routine qui semble vouloir se perpétuer dans certaines choses en dépit de tous les progrès qui se font autour d'elles. Il y a certainement des professeurs qui sont convaincus de la nécessité d'une réforme dans l'enseignement des langues vivantes, mais qui se croient les bras liés devant le conservatisme têtue des programmes officiels.

Nous ne saurions les rendre responsables de cet état de choses. Au contraire, nous cherchons pour eux et nous venons leur proposer un moyen de réaliser un progrès sérieux en dépit même de tous les obstacles qu'on leur suscite, et nous sommes sûrs que nous n'aurons pas de peine à convaincre, ou, tout au moins, à décider à faire quelques tentatives, tous ceux qui sincèrement désirent une transformation.

Maintenant nous lèverons l'étendard avec cette devise : Réforme des programmes d'études pour l'enseignement des langues vivantes !

On ne nous contestera pas sans doute que le premier avantage à retirer de la connaissance d'une langue est celui de pouvoir parler et écrire cette langue, pour y

exprimer des idées de la vie ordinaire. Si on nous le conteste il nous est facile de prouver que c'est là le procédé de la nature. L'enfant apprend d'abord les phrases les plus simples pour exprimer des idées ordinaires, puis il s'élève du simple au composé. Longtemps il répète les mêmes phrases sans les analyser. Nous admettons que les conditions ne sont pas exactement les mêmes chez l'enfant et chez une grande personne. La théorie ou la grammaire, dira-on est inutile à l'enfant parce qu'il est impossible de la lui communiquer, mais il n'en est pas de même pour une grande personne. C'est vrai ; mais le procédé de la nature n'en reste pas moins toujours le même. Comme l'enfant la grande personne doit compter surtout sur sa mémoire pour l'acquisition d'une langue, une pratique constante est la meilleure base sur laquelle on puisse l'édifier.

La théorie vient après la pratique pour la confirmer, mais elle ne doit jamais la précéder sous peine d'aller se perdre inutilement dans le vide. Permettez nous une comparaison qui, croyons-nous, rend notre pensée saisissante. La connaissance d'une langue est un escalier que nous élevons, et au fur et à mesure que nous élevons une marche nous la couvrons du tapis de la théorie, qui certainement rend l'ascension plus facile et plus rapide. Mais on voit d'ici le résultat si quelqu'un s'avisait de déployer le tapis avant que la succession des marches fût terminée. Ce serait une culbute dans le vide. Que penserait-on d'un artiste chargé de former un élève apprenti, d'un peintre, par exemple qui se bornerait à lui expliquer la théorie de son art, et à peindre devant lui sans jamais lui permettre de toucher un pinceau ? N'est ce pas là un peu le cas du professeur de français dans nos collèges, qui donne à ses élèves la théorie de la langue française, la grammaire, et qui ne la pratique même pas devant eux ?

Pour les besoins de la cause supposons que les méthodes actuelles d'enseignement soient les meilleures pour les études classiques. Nous ne nous arrêterons donc pas à considérer s'il suffit à un lettré ou un savant de pouvoir lire couramment avec les yeux nos auteurs français sans pouvoir prononcer la plus simple phrase parlée. Aux fruits, on reconnaît l'arbre.

Mais les élèves de nos écoles supérieures “ high schools, ” ne sont pas tous destinés à de hautes études. La plupart se destinent aux affaires ! les connaissances variées qu'ils ont acquises en sciences, en histoires, en géographie, ils peuvent les mettre toutes à profit parce

qu'elles s'adressent à leur intelligence et en retirer un avantage sérieux. Ils possèdent aussi la grammaire d'une langue étrangère échafaudage fragile élevé à grands frais et qui ne repose que sur des efforts de mémoire. Quelques jours après l'examen, l'édifice s'écroule.

Ne serait-il pas plus conforme à la raison, aux besoins de notre époque pratique, de donner aux élèves de nos cours secondaires une connaissance pratique de la langue étrangère qu'ils étudient comme nous l'avons indiqués ? et dont tous pourrait tirer parti à l'occasion, soit pour parler, soit pour tenir correspondance dans les affaires. L'élève acquerrait par les explications du maître assez de grammaire pour parler ou écrire assez correctement. Les grandes difficultés de la syntaxe, seraient renvoyées à des études postérieures. L'examen simplifié en vue du but à obtenir se composerait tout simplement de l'explication et de la traduction d'auteurs faciles et d'analyses simples ou même d'une composition aisée.

De cette façon tous les élèves de nos HIGH SCHOOLS, retireraient de leurs études de français une connaissance pratique et utile, et ceux qui bornent là leurs études auraient acquis quelque chose de plus substantiel que des théories qui s'évanouissent bien vite et en pure perte, n'étant pas soutenues par la pratique. On traite aujourd'hui les langues vivantes absolument comme les langues mortes ; cependant il est facile de comprendre que l'on prend beaucoup plus d'intérêt à une langue dans laquelle on peut exprimer des pensées. De cette façon, tous les élèves de nos HIGH SCHOOLS, à leur entrée dans les collèges, ou dans le monde, s'intéresseraient bien davantage à une langue dont ils possédaient les connaissances premières dans l'ordre voulu, par la nature, et les uns et les autres y feraient des progrès de plus en plus sérieux.

LOUIS TESSON.

—(O)—

### LA FOURCHETTE.

Vous allez peut-être me trouver excentrique, amis lecteurs moi qui me permets aujourd'hui, de vous entretenir d'un sujet que vous connaissez si bien. Néanmoins, je crois que mon article a sa raison d'être, et saura intéresser, par son originalité, quelques-uns d'entre vous. qui ignorent encore la provenance de ce petit instrument de table dont nous nous servons tous les jours.

On serait peut-être tenté de croire que la fourchette est aussi vieille que le monde, qu'elle a existé de tous temps. Détrompez-vous, ami lecteur, c'est un instrument tout à fait moderne.

On a retrouvé des cuillers chez les Grecs et chez les Egyptiens mais jamais de fourchettes, pour la bonne raison qu'on ne les connaissait point dans ces temps reculés.

Les fourchettes n'étaient point en usage dans l'antiquité, parceque toutes les viandes étaient servies découpées, ce qui était d'autant plus nécessaire, que la position horizontale qu'on gardait à table empêchait le libre mouvement d'une main. Les Hébreux, de même que les autres peuples de l'Orient ignoraient absolument l'usage. Le Comte de Caylus, un des plus fameux savants et archéologue français, a publié, il y a quelques années un dessin représentant une fourchette romaine à deux pointes, découverte dans une ruine situé sur la célèbre voie Appienne. Cet instrument long de cinq pouces et six lignes est terminé par un pied de biche d'un travail exquis et orné de filets d'argent et de sculpture d'une grande richesse.

Mais ce joli petit instrument, était-il réellement destiné à la table ? Je l'ignore.

La coutume de se servir des fourchettes nous vient d'Italie. On en fait mention pour la première fois, dans l'inventaire des richesses du roi de France, Charles V. (1379). On ne commença à s'en servir, en France et en Allemagne, que vers la fin du XIV<sup>me</sup> siècle.

Mais ce ne fut qu'au commencement du XVI<sup>me</sup> siècle que la fourchette devint l'accessoire du couteau et l'usage commença à s'en répandre.

Mais à cette époque, elle était encore un objet de luxe que les grands seuls pouvaient se payer et pour cette raison elle était proscrite de certaines communautés religieuses.

En Angleterre, son introduction ne date que du XVII<sup>me</sup> siècle. De nos jours encore on ne s'en sert point partout. En Espagne, en Turquie en Chine on la remplace par de petits bâtons et même les fils du Céleste Empire, qui viennent habiter nos villes, n'abandonnent pas l'usage de leurs ancêtres, et se servent toujours de leur petits batons, en guise de fourchette. On a successivement donné, deux, trois, quatre, cinq doigts aux fourchettes qui n'en avaient que deux primitivement.

Maintenant, faisons une petite incursion dans le domaine de la science et voyons ce que signifie partout le mot fourchette, qu'on a dérobé au service de la table. En musique, la fourchette, est une partie du mécanisme de la harpe, destiné à élever d'un demi ton, le son produit par les cordes. La fourchette, est pour les horloges, une pièce de laiton ou d'acier, fendue, pour recevoir la tige du balancier et lui transmettre l'action de va-et-vient de l'échappement, en escillant elle même ; ce mouvement compense dans la pendule, la perte d'impulsion résultant de la résistance de l'air et du frottement.

La fourchette, en zoologie, est l'espèce de fourche formée par la corne du pied chez le cheval.

En architecture, la fourchette est l'endroit où les tuiles forment la couverture d'une lucarne et se joignent à celles du toit.

ALPHONSE REIVERC.

## SUR L'ENVOIE D'UNE CARTE.

A Mlle. T. R.

*Je ne t'attendais pas, ô carte bien-aimée,  
Et ton aspect si doux a réjoui mon cœur !  
La fleur de son amour ne s'est donc pas fanée :  
Des ombres de l'oubli son éclat est vainqueur !*

*Charmant petit oiseau que je vois sur la branche,  
Ouvrant un bec joyeux, dis, que chantes-tu là ?  
Sont-ce les mots écrits sur cette page blanche,  
Et que du nom " bonheur " un ange intitula ?*

*M'apportes-tu, petit, les accents de son âme,  
Ses soupirs, son espoir, ses vœux de nouvel an ?  
Entonces-tu l'aveu d'une brûlante flamme,  
D'un cœur épanoui me redis-tu l'élan ?*

*Toi qui sembles jaloux, éblouissant feuillage,  
Toi, charmille fleurie, et vous, lambris dorés,  
Dérobez-vous aux yeux l'enfant de mon village,  
Son délirant regard et ses traits adorés ?*

*Fenêtre que d. loin je contemple et j'envie,  
As-tu vu mon amante assise près de toi ?  
Chaudière sous ton toit je passerais ma vie,  
L'aimant plus que moi-même et bénissant sa loi !*

*Rivages enchantés, campagnes verdoyantes,  
Et vous, ruisseaux charmants qui se repentez au loin  
L'un a-t-il entendu ses notes si brillantes,  
L'autre de ses ennuis a-t-il été témoin ?*

*Oh ! dis-moi, sans tarder, quel est bien ton emblème,  
Capricieux sentier qui mène au blond lacuneau ?  
L'amour à te former aura pris soin lui-même !  
Tu sembles si riant, ton feuillage est si beau !*

*Jeune fille, je sais ce que dit cette voie :  
Elle parle d'amour, elle parle d'espoir :  
Au terme est l'union, à son terme est la joie  
Le bonheur que déjà nous pûmes entrevoir ! !*

*Ce souvenir m'est doux, cette amitié me charme  
Et je bénis le don que m'apporte janvier :  
Mon œil ne le voit point sans verser une larme,  
Et mon cœur, en ce jour, vous vient remercier !*

*Sois bénie à jamais, ô carte bien-aimée,  
Car ton aspect si doux a réjoui mon cœur !  
La fleur de son amour ne s'est donc pas fanée :  
Des ombres de l'oubli son éclat est vainqueur !*

THEO. D'AUZE.

—(O):—

## A LA BONNE FRANQUETTE.

A notre collaborateur estimé, de Chicoutimi, M. l'avocat Rivard, nous offrons toutes nos biens affectueuses sympathies dans le deuil qui l'afflige : la mort de sa mère chérie. Seule la foi console ces grandes douleurs ; la désolation de notre ami y trouvera son remède.

\* \*

Notre confrère de Joliette, L'ÉTUDIANT, qui paraissait depuis sept ans, mensuellement, est devenu bi mensuel, sous ce vocable nouveau : LE BON COMBAT. Nous applaudissons à sa métamorphose, et sommes assurés qu'elle s'accomplit pour le plus grand bien des lettres et de la morale.

\* \*

L'OISEAU-MOUCHE est un petit journal bi-mensuel, organe des Elèves du séminaire de Chicoutimi, fin et charmeur tout à fait. Pour cinquante centins par an, c'est un régal littéraire dont il ne faut pas se priver. Dans un prochain numéro de L'ECRIN, notre collaboratrice Bluet en dira tout le bien qu'il mérite.

Depuis que nous avons donné cours, dans notre numéro du 15 janvier courant, à certaine rumeur vieille de quelques mois déjà et relative à la coadjutorerie des diocèses de Montréal et de Saint-Hyacinthe, des nouvelles officielles de Rome, reproduites par plusieurs de nos confrères, sont venues contredire une partie de nos prévisions.

Tout en reconnaissant la sagesse de la décision suprême, et en offrant de bon cœur à l'évêque nommé de Saint-Hyacinthe, Mgr Decelles, nos vœux de joyeuse accession, nous ne pouvons nous empêcher de déplorer l'effacement de l'autre candidat, si digne. Des hommes comme celui-ci sont si bien faits pour diriger les troupes de Dieu, faire naître dans leur sein et y entretenir la chrétienne, confiance avec la foi qui sauve.

\* \*

Le règlement de la question scolaire aux Etats-Unis fait grand tapage. La décision de l'envoyé papal, Mgr Satolli, telle que par lui communiquée au congrès des archevêques de l'Eglise des Etats-Unis, est diversement interprétée. Chez quelques-uns on y voit la consécration absolue de la doctrine de l'archevêque de Saint-Paul, Mgr Ireland : l'école publique proncée au détriment même de l'école catholique ; chez d'autres on n'y trouve qu'une habile manœuvre de diplomatie chrétienne, propre à sauvegarder, bien que d'une façon indirecte, mais sûre, les vrais principes religieux, loin de les compromettre. Sa Sainteté Léon XIII, en ces derniers temps a accoutumé le monde surpris à de pareils coups de haute politique. Ainsi que nous le faisait remarquer l'un des chefs de l'Eglise canadienne avec qui nous causions de cette importante question : " Satolli n'est pas un personnage ordinaire, et il faut croire qu'il agit à bon escient, jusqu'à ce que le contraire ait été évidemment démontré. "

\* \*

Naturellement, parmi ceux qui ont consacré de longues années de dévouement à la création d'écoles confessionnelles catholiques aux Etats-Unis, il s'élève, contre cette idée de sacrifier aux exigences du temps l'œuvre chère entre toutes, des récriminations dont l'esprit de foi le mieux disposé ne fait pas toujours s'effacer toute amertume. Mais quand on aura bien compris la pensée du grand Pontife Souverain, et la mission de son délégué, la raison satisfaite calmera bien sûr l'anxiété des cœurs et rétablira la tranquillité dans la paix.

D'autres, ceux qui espèrent en Léon XIII et les magistrals visées de ce diplomate sans rival voient d'un œil moins surpris ce qui se passe à présent. L'un de nos penseurs canadiens-français—espèce rare chez nous, pour notre malheur, — disait, avec beaucoup de justesse, ce nous a semblé, l'autre jour, devant nous :— Le Pape a ses vues là-dedans : donnons-lui la latitude nécessaire pour les réaliser à son gré. Sans doute, il

se dit : voilà un pays, les Etats-Unis, qui veut d'abord faire des hommes d'affaires de tous ses citoyens ; prétendons lui à cette fin nos sujets catholiques. Puis, sous prétexte de réclamer nos droits sur eux et les reprendre, nous irons faire auprès d'eux une propagande, par la mission, par l'apostolat, laquelle, non-seulement nous les ramènera fidèles mais nous fera probablement en conquérant d'autres avec eux, par l'entraînement, par la puissance des milieux . .

Que telle soit ou non la pensée du Pape, attendons au moins, sans nous préjuger, qu'il ait prononcé en dernier ressort.

\* \*

Parmi la kyrielle de maux qui accablent notre fin de siècle, accusant la décrépitude d'une civilisation vieillie, compte au premier rang une apathie désolante quand ce n'est pas de l'envie, même, apathie engendrée par un appétit effréné de jouissances sans travail.

On trouve aujourd'hui des jouisseurs, en acte ou en puissance, à tout échelon de l'échelle sociale : ce sont les jouisseurs en acte qui ont fait le Panama, de France et tant d'autres scandales du même calibre un peu partout ; ce sont les jouisseurs en puissance c'est-à-dire d'ambition, de désir, qui font toutes ces effroyables grèves, si fatales à tous, où tour à tour le travail se refuse au capital, et le capital au travail.

Notre race canadienne-française n'est malheureusement pas indemne de cette plaie morale, gangrenant peu à peu tout le système de l'économie sociale. Elle n'en souffre pas encore autant que d'autres, Dieu merci, mais le virus est injecté, et fait son œuvre, hélas ! rapidement.

\* \*

Sans parler de nos jouisseurs en place, il nous faut déplorer l'envahissement de notre glèbe jusqu'ici honnête, intègre, par cet abas aussi anti-chrétien qu'immoral : l'oubli de plus en plus invétéré de ce précepte divin : " Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front " On a vu de nos compagnards délaisser la terre paternelle pour aller chercher dans le labeur des villes un argent qu'ils prétendent être là moins dur à gagner. Les pauvres !.. Moins malheureux encore ceux qui ne vont point émietter la vigueur de leurs poitrines robustes dans les usines de la Nouvelle-Angleterre et restent à dépenser leurs énergies dans nos cités canadiennes. Plus clairvoyants, moins insensés ceux qui s'attachent à la glèbe, au sol natal, et lui donnent généreusement leurs sueurs, comme ont fait nos pères, pour en tirer un bien-être lent, peut-être, mais certain.

\* \*

Où donc vous promenez-vous ainsi, au temps de la moisson, disait le député d'un comté rural, à deux de ses électeurs, agriculteurs à l'aise, en les rencontrant

en voyage sur un bateau.—Mais ! nous nous rendons à Montréal, monsieur, afin d'y louer des bras pour nous aider à la récolte. Plus moyen d'en avoir par chez nous ; nos jeunes gens, qui ont besoin de gagner trouvent ça bien trop dur, le travail des champs. "

Triste état de choses dans un pays où le cultivateur, comme partout, du reste, est roi ! —Vain et illusionnant désir de jouissance, voilà bien de tes coups !

\* \*

Incorrigibles, vraiment, ces Messieurs de la Compagnie des chars Urbains. L'autre soir, dans un tramway de la rue St-Denis, dont il ne passe pas quatre par heure sur un point donné du parcours, soit dit pour l'information du public amateur — nous, Pierre et Jacques et encore deux ou trois hommes de bonne volonté étions contraints de descendre et prendre la poste à pataud, pour permettre à quelques femmes d'avoir accès dans la voiture, au moins " sur la plateforme extérieure, " l'intérieur étant déjà bondé d'êtres humains s'écrasant les uns sur les autres comme harengs en caques. Le maire sortant de charge, M. McShane, aura fait au moins une œuvre utile : donner à nos échevins le temps de réfléchir à tout ce qu'il y a de dangereux à nous livrer, pieds et poings liés, à une puissante organisation qui nous maltraite ainsi.

\* \*

Notre grand confrère illustré, LE MONDE ILLUSTRÉ de Montréal, le meilleur journal du genre, pour ne pas dire le seul illustré de toute l'Amérique française, qui soit en même temps un bon journal de famille, moral et instructif, public, chaque semaine, ses magnifiques livraisons à seize pages, pleines de beauté et d'intérêt.

Plus que jamais, peut-être, au dernier numéro, en date d'hier, le 21 janvier, contient une illustration splendide. C'est un magnifique " Calendrier du MONDE ILLUSTRÉ " pour 1893, du plus ingénieux et artistique dessin. A tous ceux qui sont amateurs de la littérature sans prétention, mais saine et pure, des gravures bien choisies et bien faites, nous recommandons ce numéro et chacun des numéros du MONDE ILLUSTRÉ.

\* \*

NOTES POSTALES—Mme. Médéric L.. Montréal. Merci des judicieux conseils. L'ECRIN LITTÉRAIRE en fera son profit. . bien que, en conscience, il ne se juge pas si répréhensible que vos protestations indignées semblent le laisser entendre, pour s'être permis de "joyeuseté."

\* \*

Violette, Montréal, Mademoiselle et aimable collaboratrice. La prosodie française est une capricieuse dont vous ignorez encore certaines fantaisies. . Dits

en prose "A votre Muse" ces propos seraient gentils tout à fait. L'idée est noble, l'expression facile, mais la versification? Aussi quelle despote!.. Faites lui longuement la cour, avant de solliciter ses services.

\* \* \*

Augustin Lellis, St-Zotique—Mêmes remarques que susdites, ou a peu près. Ces sujets, tout d'intimité, sont fort difficiles à rimer convenablement, veuillez me'n croire. Une mâle prose pour les encadrer est d'un effet tout aussi bon et donne bien moins de soucis à l'artisan. Toutefois, il n'y a pas matière à désespérer: loin de là.

PIERRE ET JACQUES.

—:(O):—

**NOTES FORESTIÈRES.**

De la part de l'un des fidèles lecteurs de L'ECRIN LITTÉRAIRE, nous recevons la suivante correspondance. Nous la reproduisons ici, parce que, mieux que la plus serrée des argumentations, elle démontre l'importance, pour une société comme celle des "Forestiers Indépendants," d'un organe français qui en fasse la propagande en tous lieux.

M. "PIERRE ET JACQUES."

Dans un des suppléments de L'ECRIN j'ai lu les avantages etc., offerts par la société Indépendante des Forestiers. Il n'y a pas de branches de cette société ici; il y a bien des Forestiers Catholiques, mais ce n'est pas sous le rapport des avantages offerts aux membres, la même chose que ce que j'ai lu dans le journal nommé.

Auriez-vous la bonté si cela vous est possible de me faire adresser aussitôt que possible toutes informations concernant la société des Forestiers Indépendants telles que constitution et règlements; formules de blancs de médecin; d'application pour initiation, etc., etc.

Si vous ne pouvez pas vous-même me fournir ce que je demande, vous pourriez peut-être m'adresser à quelqu'un que vous connaissez pouvant se rendre à mon désir.

Avec l'expression de ma haute considération,  
Je suis votre dévoué

R \* \* \* R \* \*

Dept. de la Marine, Ottawa

Voilà, tout de suite, en perspective, une nouvelle et brillante cour forestière. Car notre correspondant s'empresse sans doute de l'organiser dès qu'il aura reçu toutes les informations voulues de la Haute Cour des Forestiers Indépendants (Supreme Court of the Independent Order of Foresters) de Toronto, Ont., à laquelle nous le renvoyons pour plus ample satisfaction.

Cela est si facile. Succès!

PIERRE ET JACQUES.

**ELECTIONS.****COUR JACQUES-CARTIER.**

D. H. C. F. — A. P. Gélinas  
Ex. C. F. — J. E. Clément  
Médecin, — J. P. Lécuyer.  
Ch. F. — J. N. Chabot  
V. C. F. — J. A. Debieu  
Sec. Ar. — J. S. Teasdale  
Sec. Fi. — C. Théoret  
Trésorier — Chs St Jean  
Chapelain — D. Leclair  
1er garde — L. G. Thouin  
2me garde — J. H. Dumont  
1er sentinelle — Oliv. Fréchette  
2me sentinelle — A. Ac. Meunier.  
Syndics { A. A. Labrecque  
          { J. Trudel  
Com. Fin. { J. O. Labrecque  
          { Rollin

**COUR CHAMPLAIN.**

Député du H. C. F. — A. Gosselin  
Médecin — L. R. Benoit, M. D.  
Chef Forestier — J. S. X. Dusseault  
Ex-Chef Forestier — V. Morin  
Vice-Chef Forestier — H. Brosseau  
Secr. Archiviste — Alf. Beaujean  
Secr. financier — E. J. Chapeau  
Trésorier — P. Granger  
Chapelain — N. Payette  
1er garde forestier — Z. Decormier  
2me garde forestier — A. Lapointe  
1ere Sentinelle — S. Doré  
2me Sentinelle — Vincent Cyr.

**COUR ST-ROCH.**

C. F. — P. N. Breton  
V. C. R. — A. L. Levesque  
R. S. — Ant. W. Kelly  
T. S. — F. Prudhomme  
Tres. — F. C. Larivé  
1er Garde, — L. Maurice  
2eme Garde, — S. Caron  
Ex-C. Fores. — Jos. Hebert.

**COUR STE-HÉLÈNE.**

C. D. H. C. R. — Ls. Fortin  
C. R. — Dr. Théo. Cypriot  
V. C. R. — Dr. H. Pepin.  
Sec. Arch. — E. Z. Masicotte, E.E.D.  
Sec. Fin. — J. H. Thibert  
Trésorier, — P. Desjardins  
G. F. S. — Ovila Augé  
G. F. L. — Ls. Belhumeur  
Sent. Int. — A. Boucher  
Sent. Ext. — D. Jacoloff

—:(O):—

Adresser toute correspondance concernant la rédaction;

LE DIRECTEUR DE LA REDACTION de L'Ecrin Littéraire.

1717, rue Notre-Dame, 1717,

(au Cercle Ville-Marie,)

MONTREAL.

Pour ce qui concerne l'administration du journal s'adresser au No  
388, rue Berri.

\* \* \* ON DEMANDE DES AGENTS \* \* \*

— LE —

# Crime des Bruyeres

ROMAN inédit, par JEAN RIVAL.

## Première Partie

III

UN RIVAL INATTENDU

(Suite)

Les traits de Vatrín s'étaient contractés d'une manière effrayante.

— Je ne viens de la part de personne, répondit-il durement. Je ne suis pas un domestique !

— Pardon, je ne voulais pas vous offenser, fit-elle avec calme.

— Vous ne vouliez pas m'offenser ?.. Sans doute.. vous ne m'avez dit aucune injure, vous m'avez parlé doucement, d'un ton poli, vous avez été bonne pour moi, et vraiment j'ai mauvaise grâce de n'être pas satisfait.. Oh ! c'est horrible !.. Mais vous ne comprenez donc pas ?

— Non..

— Vous ne comprenez pas que vos paroles envers moi sont outrageantes en ce qu'elles me rappellent à chaque mot que je ne suis pour vous qu'un inférieur.. qu'on traite.. bien.. mais à distance ?.. Vous ne comprenez pas que je souffre comme un damné, que vos façons d'amabilité froide et dédaigneuse sont pour moi le plus cruel des supplices.. Vous ne comprenez pas enfin que je suis le plus malheureux des hommes.. depuis que je vous aime !

Il s'était jeté à ses genoux, éperdu, laissant déborder tout-à-coup avec impétuosité cette passion si longtemps contenue.

Claire se leva, effrayée, et s'éloigna vivement de lui.

— Vous êtes fou ! s'écria-t-elle.

— Oui, je suis fou, répéta-t-il, fou d'amour ! Il y a si longtemps que je vous aime et que je n'ose vous l'avouer ! Mais je ne puis partir ainsi, sans un mot, sans un regard de vous ! Ah ! ne me repoussez pas ! Si vous saviez comme je vous aime !

— Relevez-vous, Monsieur Vatrín, dit Claire, je ne puis vous entendre.

— Vous ne pouvez m'entendre ! s'écria-t-il avec amertume. Vous rougissez de me voir à vos pieds ! Vous ne me trouvez même pas digne de vous aimer ! Vous me laisserez partir sans une parole d'espoir ou de consolation, le cœur brisé par votre dureté ! Maurice et moi nous courons à la gloire.. qui sait si ce n'est pas à la mort ?.. Peut-être ne nous reverrez-vous jamais, ni l'un ni l'autre.

Elle frissonna, mais garda le silence.

— Claire ! Claire ! reprit-il, avec une chaleur croissante, je vous jure que je n'ai jamais aimé que vous. Je n'ai éprouvé de ma vie, pour personne, ni sympathie ni amitié, ni affection d'aucune sorte ; c'est à vous que j'ai gardé toute la tendresse que mon cœur peut cont-

nir.. je vous aime à en mourir ! Ah ! je vous en supplie, répondez-moi !

— Que dois-je vous répondre ? murmura Claire, je ne puis être à vous.

— Je vous rendrais si heureuse ! Ma vie tout entière vous serait consacré. Votre bonheur serait ma seule préoccupation. Ah ! jamais personne ne pourra vous aimer comme je vous aime !

Elle hochait la tête.

— N'y pensez plus, fit-elle. Oubliez-moi !

— Vous oublier ! s'exclama-t-il. Jamais.

— Il le faut, reprit-elle avec fermeté

— Pourquoi ?

— Frédéric, j'ai pour vous une franche et sincère amitié ; mais de l'amour.. je ne saurais en avoir.

Il bondit, ressaisi soudain par une colère dont il n'était pas le maître.

— Vous ne m'aimez pas, rugit-il, parce que vous en aimez un autre ! C'est lui que vous aimez, lui qui m'a toujours foulé aux pieds, lui devant qui j'ai toujours dû m'effacer sans murmurer. Depuis que nous sommes nés, il m'écrase de son luxe et de ses richesses, et voici que maintenant il me ravit tout mon bonheur. Cela devait être !.. Ah ! c'en est trop ! Je me révolte à la fin. En quoi m'est-il supérieur ?.. Est-ce que je ne le vaudrais pas ?.. Répondez donc !

— Je n'ai point à vous répondre, fit Claire avec autorité ; il se peut que vous valiez à vos yeux et aux yeux des autres cent fois plus que Maurice ; mais aux miens, Maurice vaut mille fois plus que vous et le monde entier.

— Vous l'aimez donc ?..

— Oui, je l'aime, et je ne permets pas qu'on me parle de lui en pareils termes. D'ailleurs je ne sais de quoi vous l'accusez. Jamais il n'a été question d'amour entre lui et moi, et quant à sa fortune, je crois, Monsieur Vatrín, que ce n'est pas à vous à vous en plaindre. Il vous en a donné une large part.

— Que vous le défendez bien ! murmura Frédéric, avec rage. C'est donc sur lui que vous pleuriez tout-à-l'heure. Et moi qui espérais.. ! Insensé ! qui donc s'inquiète de toi ? Tu peux mourir, Vatrín, personne ne versera une larme sur ton sort !

— Ingrat ! répondit doucement Claire, ne vous ai-je pas dit que j'avais pour vous une sincère amitié ?

— Eh ! que m'importe votre amitié ? Je n'en veux pas, entendez-vous ! Tenez ! j'aimerais mieux que vous me haïssez !.. De l'amitié, en échange de cet amour qui me brûle et me dévore !.. Ah ! Claire, si vous aviez voulu pourtant.. Oh ! par grâce, laissez-moi espérer qu'un jour..

— Non, jamais !.. A quoi bon vous tromper ? Est-ce ma faute si je ne vous aime pas ?

Vatrín se leva brusquement. Il semblait avoir retrouvé tout-à-coup un calme plus terrible que sa colère.

— C'est bien, fit-il ; vous me repoussez, que mon sort s'accomplisse donc. C'est vous qui l'aurez voulu, que Dieu vous pardonne !

(A SUIVRE.)

— LE —

**Médecin des Pauvres**

— PAR —

XAVIER DE MONTEPIN

## PROLOGUE

LA NUIT DU 17 JANVIER

## III

## L'ÉGLANTINE

(Suite)

— Pouvez-vous éviter cela ?..  
 — Peut-être.  
 — Et de quelle façon ?  
 — Par une saignée immédiate.  
 — Eh bien, saignez !.. — Qui vous en empêche ?..  
 — Il faudrait avant tout, m'assurer que les symptômes que je crois remarquer ne me trompent point.. — Ne pourrais-je voir le visage de cette femme ?..

— Non ! de par tous les diables ! — s'écria le masque noir avec impétuosité et en frappant du pied, — non, vous ne le pouvez pas !.. — Est-ce donc la curiosité qui vous pousse à m'adresser cette folle demande ?

— Si cela est, malheur à vous !..

— Ce n'est pas la curiosité, — répliqua Pierre Prost — c'est la nécessité. — Dans la situation où se trouve cette femme, une saignée c'est le salut peut-être, mais peut-être aussi c'est la mort !.. Le visage seul pourrait m'apprendre d'une façon certaine ce que je suis réduit à conjecturer..

— Je vous répète que vous ne verrez pas ce visage. — Cela est impossible !.. — impossible, vous entendez bien !.. impossible ! Saignez donc, si vous croyez que cela puisse sauver cette femme, mais hâtez-vous !..

— Et si je la tue !..

— Eh bien, si vous la tuez, — répliqua le masque noir, avec un ricanement sinistre, — vous n'aurez rien à vous reprocher, ayant agi de votre mieux et selon votre conscience.. — D'ailleurs, s'il y a un crime ou seulement un péché, je prends l'un et l'autre sur ma conscience.

— Faites-moi donner un bassin et des bandelettes, — murmura Pierre Prost ; — je vais tenter la saignée, en priant Dieu de ne point permettre que ma main devienne, même innocemment, une main homicide..

— Priez ! priez ! — s'écria le masque noir ; — je n'y vois nul obstacle, — et si Dieu ne vous écoute pas, le diable vous écoutera peut-être !..

En entendant ces paroles blasphématoires, Pierre Prost se signa.

Le masque noir se mit à rire bruyamment.

Il fit ensuite un signe à l'homme qui se tenait debout auprès de la cheminée, et qui, soulevant un pan de la tenture retournée; clouée contre les murs, disparut par une porte dont le médecin, jusqu'à ce moment, n'avait point soupçonné l'existence.

Au bout d'une minute, il reparut apportant un bassin de cuivre.

Pendant son absence, le masque noir avait déchiré un nouveau morceau de drap blanc, et, avec ce morceau, le médecin préparait des bandes.

Dans un coin de la chambre, l'enfant, posé sur la tapisserie qui couvrait le plancher, vagissait lamentablement.

Au dehors, la tempête mugissait avec un redoublement d'impétuosité. — Les petits carreaux de l'unique fenêtre tressautaient et cliquetaient dans leurs alvéoles de plomb.

Tout était prêt ; — Pierre Prost lia au-dessus du coude le bras de la jeune femme toujours évanouie, et piqua la veine.

Le sang coula d'abord lentement, goutte à goutte, — puis plus vite, — puis, enfin, il jaillit comme un long filet de pourpre.

Pierre Prost le recevait dans le bassin de cuivre. Au bout d'un instant, un profond soupir souleva la poitrine de l'accouchée.

— Elle revient à elle, — dit le médecin, — le danger n'existe plus. — du moins celui que je redoutais tout à l'heure

La jeune femme fit un mouvement, comme pour se soulever, et balbutia d'une voix éteinte !

— Mon enfant.. où est mon enfant ?..

Le masque noir s'étant approché vivement.

Il appuya son doigt sur sa bouche pour commander le silence à Pierre Prost, qui serrait la veine avec des bandes de toile afin d'arrêter le sang, et il répondit :

— Votre fille est vivante, madame, et elle vivra, — à moins que vous-même ne la condamnerez à mort en cherchant à la revoir..

— La revoir.. la revoir !.. Oh ! mon Dieu ! vous allez donc me l'enlever ?

— Oui, madame.

— Et je ne la reverrai jamais ?

— Jamais.

On entendit des sanglots étouffés sous la morne cagoule, — puis, au bout d'une seconde, la pauvre jeune mère reprit :

— Permettez-moi, du moins, de l'embrasser une fois une seule.. avant de me séparer d'elle pour toujours..

— Ah ! je sais que vous êtes sans pitié, messire ; — je sais que vous êtes bien cruel.. mais vous ne le serez pas assez, cependant, pour me refuser ce que je vous demande.. un seul baiser de ma fille..

— Embrassez-la donc ! — répondit le masque noir, — mais n'ajoutez pas une parole !..

Et, se tournant vers Pierre Prost, il dit : — Donnez-lui son enfant.

Le médecin obéit.

Oh ! ce fut alors une folle étreinte !.. — Ce fut un moment de véritable délire, que cette minute où la pauvre mère put appuyer contre son cœur et couvrir de ses baisers ce fruit des entrailles, cette créature faible et gémissante qu'elle ne pouvait voir et que, sans doute elle ne verrait jamais !..

Mais tandis qu'elle la dévorait de caresses ardentes, le masque noir donnait des signes manifestes d'une impatience croissante et mal contenue.

Déjà ses lèvres s'entr'ouvraient pour ordonner à Pierre Prost de reprendre l'enfant et de l'emporter, quand un incident inattendu vint accorder à la malheureuse mère quelques secondes de répit.

Une nouvelle rafale, plus terrible que toutes celles qui l'avaient précédée, passa dans les airs avec des sifflements et des mugissements étranges, et vint se heurter contre les murailles massives, comme se heurtent les vagues de l'Océan aux rochers de Penmarch.

Plusieurs des carreaux de la fenêtre cédèrent sous le choc, jaillirent de l'étain descellé et se brisèrent en mille éclats dans leur chute.

Le vent s'engouffra par ces étroites ouvertures ; — un puissant courant d'air s'établit entre la fenêtre et la cheminée, et les charbons ardents, soulevés comme des fétus de paille dans un crible, se répandirent à travers la chambre qui se remplit aussitôt d'une épaisse fumée.

Déjà la tapisserie qui couvrait le plancher, et le plancher, lui-même prenaient feu par endroits, — un incendie était imminent.

Ce danger immédiat, et que la violence de la tempête rendait plus redoutable encore, fit oublier, pendant une seconde, au masque noir ses autres préoccupations.

Il s'élança pour écraser du pied les charbons enflammés disséminés ça et là !

Pierre Prost profita de cet instant rapide comme l'éclair pour se pencher sur le lit et pour murmurer :

— Soyez tranquille, pauvre mère, je veillerai sur elle..

La femme à qui ses paroles étaient adressées n'y répondit pas ; mais sa main s'empara de celle du médecin, dans laquelle elle glissa un objet d'un très petit volume.

La lampe était éteinte, — la fumée acre et étouffante de la laine brûlée formait un épais brouillard. — Pierre Prost ne put voir cet objet que la mère venait de lui donner ainsi furtivement, et il le cacha dans sa poitrine.

En ce moment, le masque noir se rapprocha de lui avec inquiétude et défiance.

— Vous n'avez plus rien à faire ici, — dit-il, il faut partir..

Et il ajouta, en arrachant brusquement la petite fille des bras de sa mère, et en s'adressant au serviteur

masqué et vêtu de noir qui avait assisté, sans prononcer une parole, à toutes les scènes qui précèdent ; — Prenez cet enfant et descendez, — nous vous suivons..

En même temps, il attachait sur le visage du médecin ce masque sans ouverture qui le rendait momentanément aveugle.

— Venez, — continua-t-il en le prenant par la main gauche.

Une de ces soudaines inspirations qui jaillissent parfois comme un rayon lumineux dans les circonstances suprêmes, traversa l'esprit de Pierre Prost.

Le bassin de cuivre, rempli de sang, était par terre à ses pieds. — Il le savait.

Il se baissa rapidement, comme s'il faisait un faux pas, et il trempa dans le sang sa main jusqu'au poignet.

Le masque noir crut que le médecin avait trébuché — il l'entraîna et le fit sortir de la chambre.

Pierre Prost compta, comme en montant, les vingt-deux marches de l'escalier.

Arrivé en bas, il éleva sa main, ainsi qu'il l'avait fait en venant, — mais non plus, cette fois pour préserver sa tête, — et il imprima sur la voûte la trace de ses doigts sanglants.

Le masque noir ne remarqua point cette action.

— Vous avez fait ce que j'attendais de vous, — dit-il en s'arrêtant et avant d'ouvrir la porte basse derrière laquelle on entendait l'ouragan mugir ; — vous m'avez servi, — il est juste que vous soyez récompensé..

— Je ne demande rien, — répondit Pierre Prost, — Je ne désire rien..

— Je ne suis point de ceux qui acceptent des services gratuits ! — fit l'inconnu avec hauteur, — et d'ailleurs, j'attends encore quelque chose de vous.. — Prenez ceci..

Tout en parlant, il mettait dans la main du médecin un petit sac de toile assez lourd.

Puis il reprit :

— Cet or vous servira pour élever votre enfant.

— Hélas !.. — balbutia Pierre Prost, — vous savez bien que mon enfant est mort !..

— Votre enfant est vivante, — répliqua le masque noir d'une voix lente et ferme. — Souvenez-vous que les événements de cette nuit sont un rêve que vous devez oublier à votre réveil !.. Il y a quelques heures, vous étiez dans votre chaumière avec une petite fille, — la vôtre, — qui dormait dans son berceau. — Dans quelques heures vous serez de retour ; — une petite fille, — LA MÊME, — dormira près de vous, et, depuis hier au soir, vous n'aurez pas quitté Longchaumois !.. — Comprenez-vous maintenant pourquoi je vous dis que votre fille n'est pas morte ?..

— Oui, répondit Pierre, — je comprends.. — Vous voulez qu'aux yeux de tous, l'enfant qui vient de naître soit l'enfant que j'ai perdue — vous voulez que ma pauvre petite fille n'ait jamais cessé de vivre..

— Je veux cela. — Le ferez-vous ? (A SUIVRE.)

# PHARMACIE

## Leonard & Papineau

Coin de la rue St-Dominique et Avenue des Pins.

### Assortiment Complet de Medecine Patentees

Francaise,

Anglaise,

Americaine,

Articles de Toilette, Etc.

#### SPECIALITE

PRESCRIPTION, PRÉPARÉES AVEC SOINS

Telephone Bell, 6472

#### Heure du Dimanche

9 x 10 A.M. 5 x 6 P.M. 8 x 10 P.M.—Service de Nuit

### Lecons de Francais

Par une METHODE NOUVELLE

Leçons de classes, ou privées, à la résidence des élèves.

S'adresser à

**LOUIS TESSON**

41 rue Mackay, MONTREAL

### Fluide Germicide

—:(o):—

Le meilleur désinfectant et préventif en temps d'épidémie. Détruit tous les germes de maladies, les causes d'infection, les mauvaises odeurs, et prévient toute décomposition.

PRÉPARÉ PAR

**Alf. J. Laurence**

Pharmacien-Chimiste

Coin des rues [St-Denis et Ontario